

## **Il suffirait de dire « une écrivain », comme « une main », au lieu de vaines arguties**

Par Jean-Marie Vodoz,  
président de la fondation Défense du français,  
ancien rédacteur en chef de 24 Heures

---

La féminisation des noms met fin à la hiérarchie archaïque de la grammaire française, ce qui est bienvenu. Mais à vouloir ignorer le bon sens et l'esthétique de la langue, elle dessert les buts qu'elle voulait atteindre.

Dans ce royaume immense et beau, mais régi par des lois sévères, hérissé de minutieux règlements, sillonné de voies à sens unique et de déviations : la langue française, il fallait bien que le genre féminin, comme d'habitude, semât le trouble. Pendant des siècles, on avait admis qu'une ambassadrice ne pouvait être que la douce (mais secondaire) moitié d'un ambassadeur, une présidente celle d'un président, une directrice celle d'un directeur. A la fin du XX<sup>e</sup> siècle encore, le Comité olympique international avait pour directeur Mme Monique Berlioux, laquelle tenait à son titre, car, disait-elle, « si je suis directrice, on me coiffera tout de suite par un supérieur mâle ». Et c'est vrai que la grammaire était fort hiérarchisée : un homme disait « ma secrétaire » mais « Madame le secrétaire d'Etat ». Il y avait, certes, quelques exceptions, à peine tolérées. Il fallait bien admettre que la reine pouvait être... un roi, et non sa femme.

Ou laisser les enfants parler de leur institutrice. Mais on était à la frontière de l'interdit, et, dans les années quatre-vingts, il y eut à Paris des linguistes pour ordonner que les charmantes créatures chargées d'accueillir les voyageurs dans les avions fussent appelées des « hôtes de l'air ». Cependant, on commençait, même à Paris, à sentir le ridicule de ces prescriptions, et puis il faut bien avouer que plus il y a de gros avions, plus le féminin quelque peu servile se justifie, à l'instar, hélas, de « serveuse » ou même de « sommelière ».

Maurice Druon, alors secrétaire perpétuel de l'Académie française (une perpétuité qui n'a qu'un temps... et d'ailleurs, la fonction s'est féminisée, puisqu'elle appartient maintenant à Mme Carrère d'Encausse !), lançait de furieuses fatwas. Le magnifique auteur des « Rois maudits » n'a certes jamais dédaigné le beau sexe. Mais il nous enjoignait de nous rappeler qu'en français, le masculin joue le rôle de neutre; que c'est patent lorsqu'on envisage le pluriel, où il suffit qu'un homme se glisse parmi cent femmes pour qu'on doive parler « d'eux » en disant « ils »; qu'on ne saurait donc trouver bizarre ou déshonorant qu'une ministre en soit un; et que, de toute manière, le genre d'un mot n'a pas de rapport, sinon par accident, avec l'être ou la chose qu'il désigne : car alors que pourrait-on penser d'une sentinelle ? d'une recrue ? d'une calure ? d'une sommité ? (Le mot « calure », il est vrai, n'existe qu'en Suisse romande.)

Mais rien n'y fit. On se mit à féminiser à tour de bras. On voyait bien, d'ailleurs, que dans certaines langues, c'était tout naturel : de l'allemand « Lehrer », par exemple, découle forcément la « Lehrerin ». Or, aux yeux de certains, cette souplesse même n'était pas suffisante. On prôna le langage épïcène. Désormais, nos compatriotes alémaniques disent, pour ne vexer ni les hommes, ni les femmes, « die Lehrpersonen ». (Constatons au passage que, dans les langues germaniques, le pluriel n'est pas masculin, mais féminin.) On vit en français, on voit encore, de ridicules tentatives d'écriture : « Les nouveaux/velles étudiantEs assez zéléEs seront récompenséEs... » (Allez lire cette phrase, et celles qui suivent, à haute voix ! Surtout, on inventa de nouvelles formes : « la cheffe, la pasteur, l'écrivaine, l'avocate, la doctoresse » ou même « la pompière », et quantité d'autres. En un mot, ou plutôt en mille, on avait sauté de l'autre côté du cheval.

Nous nous habituerons peut-être à ces formes nouvelles. Je les trouve tout de même assez lourdes, et pour l'une d'elles, monstrueuse : les linguistes ont eu raison de dire que, comme « bref » devient « brève », il faudrait que « chef » devienne « chève » ; mais qu'on a craint la trop grande proximité de « chèvre », qui permettrait des impertinences. Et surtout, on oublie, avec ce zèle un peu pédant, qu'en français les substantifs féminins n'ont pas forcément une terminaison muette. On a toujours dit, parlant d'une fille, « une enfant ». (Du reste, les hispanophones, combien plus souples, oui, que nous, disent aussi « una bebe » : pourquoi ne pourrions-nous pas bercer ou torcher « une bébé ? ») Dans ses « Mots vagabonds » de « 24 Heures », mon savant confrère Alain Pichard vient de rappeler qu'au Moyen Age, on parlait d'une « pute » au nominatif et d'une « putain » dans tous les autres cas; et les deux formes ont survécu. Evoquerai-je encore, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux noms propres, comme celui du comte de La Bourdonnais, gouverneur des îles de France et de Bourbon, qu'on aurait cru plus poli d'appeler aujourd'hui - quelle horreur – « La Bourdonnais » ?... Mais il n'est pas du tout besoin de recourir à l'histoire non plus qu'à l'érudition des linguistes. Que le sens commun nous guide ! On pourrait dire « une chef » comme on a longtemps dit, ou plutôt écrit, « une clef ». Et pourquoi pas « une écrivain », puisque « une main » ne nous étonne pas ? Ou bien « une pasteur, une professeur, une auteur » comme « une soeur, une humeur, une fleur » ? (Et du coup, éviter l'embarras de la dame qui présente ma success..., enfin, je veux dire... la personne qui m'a succédé... bref « ma successeur » !)

Bien entendu, il ne faut pas que cette volonté de souplesse devienne à son tour un dogmatisme. D'abord, il y a des mots dont la forme ou dont simplement l'habitude a rendu tout naturel de les habiller d'un jupon : « une chanteuse » et même « une cantatrice ; une châtelaine ; une championne ; une allumeuse » et tant d'autres. Ensuite, il y a des cas embarrassants : « une magistrate » ? Ou bien la « substitute » de la procureur ? Les oreilles, ici, nous font mal. Mais que veut-on ! Une langue est une construction collective et progressive. D'où son charme et ses grains de beauté, qu'heureusement les adorateurs éperdus de la logique ne pourront jamais extraire. A mes yeux, du reste, le préciserai-je encore ? les vrais puristes sont maintenant ceux qui, au nom de cette logique impitoyable et mécanique, voudraient m'empêcher d'écrire que Colette fut une grande écrivain.

*Article paru dans Le Temps, 18 octobre 2005*